

## PRÉFACE

L'œuvre écrite de Sir Winston Churchill ayant eu la bonne fortune d'être couronné du prix Nobel de littérature, il n'est pas déplacé de se demander pourquoi. Ou du moins à quel titre. D'autant que cela se passait en 1953 et que la gloire de guerre dont il se trouvait nimbé était encore vive dans les mémoires. Il s'avéra que l'historien en lui était récompensé, et particulièrement le mémorialiste. D'où il appert que l'écrivain proprement dit avait été ignoré, scandale que devrait dissiper la réédition française de sa seule œuvre de fiction.

Dans ses jeunes années à Brighton, il avait lu et relu passionnément *L'Île au trésor* de Stevenson ; adolescent à Harrow, il dut subir dans la douleur l'obsession de ses professeurs pour le latin et les mathématiques, quand sa pente naturelle le portait vers l'étude de l'histoire et de la poésie, songeant déjà à écrire des essais ; un peu plus tard, à l'école militaire de Sandhurst, les *Opérations militaires* de Hamley, les *Lettres sur l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie* du prince Kraft, ainsi que la *Tactique de l'infanterie au feu* de Maine, de même que des récits de la guerre franco-allemande, de la guerre de Sécession américaine et du conflit russo-turc, l'emportèrent sur toute autre considération littéraire. Elles revinrent l'envahir quelques années après, en Inde, alors

qu'il avait été affecté au 31<sup>e</sup> régiment d'infanterie du Pendjab ; pressé d'en découdre sur le terrain, il rongea son frein et intriguait afin d'être versé dans le corps expéditionnaire de Tirah. Confiné à Bangalore, il résolut d'édifier ce qu'il appellera « une petite œuvre littéraire » : la réunion de ses dépêches envoyées avec succès au *Daily Telegraph* et au *Pioneer* constitua son premier livre. Un an après *The Story of the Makaland Field Force* (1898), il publiait *The River War*, également chez Longmans, Green & Co à Londres, l'un et l'autre récits relatant des campagnes militaires, le Soudan après l'Inde et les confins afghans. Il y prit goût. Il en fallait pour sauter le pas et s'essayer au roman, quitte à le dédier à son régiment, le 4<sup>e</sup> hussards. Voici comment il relate son passage à l'acte dans son meilleur livre, *Mes jeunes années* :

« Ayant contracté l'habitude d'écrire, je me lançai dans la fiction. L'envie me vint de m'essayer à un roman. Je trouvai cela beaucoup plus rapide que de tenir une exacte chronique des faits. Une fois commencé, le récit se déroulait tout seul. Je choisis comme thème une révolution dans quelque République imaginaire des Balkans ou d'Amérique du Sud, et je racontai les aventures d'un chef libéral qui n'a renversé un gouvernement arbitraire que pour être englouti à son tour par une révolution socialiste. Mes camarades officiers s'amusaient beaucoup de l'histoire à mesure qu'elle se développait, et me firent diverses suggestions pour animer l'intrigue sentimentale, suggestions que je ne pus accepter. Mais nous avions en abondance des épisodes militaires et politiques, entrelardés des considérations philosophiques dont j'étais capable, le tout aboutissant au grand final d'une flotte de cuirassés forçant une sorte de détroit des Dardanelles pour mater la capitale rebelle. Le roman fut achevé en deux mois.

Il finit par être publié dans le *Macmillan's Magazine* sous le titre de *Savrola* et fut successivement réimprimé dans diverses éditions pour me rapporter en plusieurs années un total d'environ sept cents livres. J'ai toujours insisté auprès de mes amis pour qu'ils s'abstiennent de le lire<sup>1</sup>. »

Ainsi Winston devint-il écrivain, ou à peu près. Car *Savrola, a novel*, paru en 1900 chez l'éditeur de ses débuts, mais dont la rédaction fut en réalité entreprise sous le titre provisoire *Affairs of State* avant le récit de ses épopées guerrières, est la matrice de son œuvre écrite.

Romancier, lui ? Comme pour le reste, il a appris en faisant et en voyant faire. On le soupçonna d'avoir calqué ses personnages sur certains membres de sa famille (sa mère, sa nurse, son ancêtre qui se battit contre Cromwell...), ce qui était un compliment involontaire à son imagination créatrice, tous les vrais romanciers agissant de la sorte.

L'historien Anthony Rowley tient ce roman à la fois pour une clé et pour une vitrine : « Churchill y développe le thème de la dictature, de l'homme providentiel. C'est l'idée à laquelle il a cru toute sa vie : un héros qui s'expose aux coups du destin mais qui s'en sort par le courage et la chance. Churchill, c'est le héros en actes, en vrai<sup>2</sup>. » Il est troublant de constater que le héros de *Savrola*, qui emprunte largement sa philosophie de la vie à l'auteur, est maître de son destin comme, dans *Mes jeunes années*, Sir Winston se dit maître du sien. Il a rêvé sa vie dans ce roman écrit à vingt-cinq ans ; il s'est inventé une posture de héros, manière de s'autonomiser du politique. *Savrola*, c'est Churchill, future grande incarnation totémique britannique du demi-siècle échu. Fascinant, l'autoportrait donne toute sa valeur au livre.

Tout y est déjà, et surtout un trait parmi les plus étonnants de son caractère : son côté visionnaire. Ne décrit-il pas, vingt ans avant, l'affaire des Dardanelles ? *Savrola* annonce aussi l'homme aux intuitions prophétiques. Pas seulement acteur de sa vie et de son personnage, Churchill en est l'auteur. Un artiste.

Voilà pourquoi il convient de ne pas prendre au mot la dernière phrase du mémorialiste invitant ses proches à ne pas le lire. Sauf à imaginer qu'il exprimait sa pensée profonde par antiphrase, ce qui était bien dans sa manière. Il est vrai que, lorsqu'on fait remarquer à un historien anglais que Winston Churchill a *aussi* été écrivain, il commence par relever que cette pratique s'inscrit davantage dans une tradition française, les hommes politiques britanniques, roturiers comme aristocrates, ayant peu la fibre littéraire. Certes, mais Disraeli ? Ses romans ont été jugés légers. Que dire alors de *Savrola* ? On s'attire inmanquablement l'une de ces réponses qui élèvent l'*understatement* au rang d'un des beaux-arts : « Il ne semble pas qu'il ait marqué son époque. »

L'historien François Kersaudy, l'un de ses plus fins biographes, voit les choses autrement : « Un roman de cape et d'épée, plutôt naïf, mais admirablement écrit<sup>1</sup>. » Il est vrai qu'il fut conçu en un temps où, la passion exclusive de l'aquarelle ne l'ayant pas encore envahi, Churchill prenait vraiment goût à écrire. Dans ces premières années du XX<sup>e</sup> siècle, il confiait volontiers qu'il n'était de plus belle perspective de bonheur que quatre vraies heures de tranquillité sans être interrompu, avec un paquet de feuilles blanches et un stylo à encre, par un beau matin ensoleillé<sup>2</sup>. Dès lors, il ne cessa jamais d'écrire, activité seulement interrompue par les guerres.

Dans ses dernières années, Sir Winston jugeait qu'au fond l'écriture était une aventure. En plusieurs étapes :

d'abord un jouet, un amusement ; puis une maîtresse, avant de devenir un maître et même un tyran ; enfin, en dernière instance, au moment où l'auteur se réconcilie avec sa servitude, il terrasse le monstre et le lance au public qui s'en empare<sup>1</sup>.

Des livres, Winston Churchill en signera quantité d'autres. Vers 1946, il se plaisait à raconter qu'il les écrivait à la manière dont le chemin de fer Canadian Pacific fut construit : en traçant d'abord la voie de cote à cote, puis en plaçant des gares<sup>2</sup>. La bibliothèque de sa chère maison de campagne de Chartwell témoigne tant de son éclectisme que de son inépuisable curiosité. Il y a nourri aux meilleures sources l'instinct puissant qui le guida toute sa vie en toutes choses. Mais l'élève n'a pas dépassé ses maîtres, les Gibbon et Macaulay. Ses livres d'histoire sont moins une référence qu'une source. Loin, très loin de *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* ou de *l'Histoire d'Angleterre*, encore que *Savrola* s'achève sur un hommage à Gibbon (« L'Histoire n'est guère autre chose que le registre des crimes, folies et infortunes de l'espèce humaine »). Ils valent par leur témoignage, bien qu'ils soient le fruit du travail collectif d'un atelier de nègres, lesquels ont ingurgité une énorme documentation, fouillé dans de nombreuses archives, soumis l'ensemble à la censure de dizaines de personnalités concernées avant que « l'auteur » n'y imprime sa marque – il est vrai identifiable entre mille autres.

On peut croire que Churchill écrivit seul *Savrola*. Les mauvaises langues diront que cela se voit. Espéraient-ils y déceler l'influence de ses maîtres en fiction, Wordsworth ou encore le W. M. Thackeray de *Barry Lyndon* et de *La Foire aux vanités* ? Son éditeur monégasque, lui, y croyait. Car en 1948, lorsque *Savrola* parut pour la première fois en français dans une

traduction de Judith Paley, les éditions du Rocher n'hésitaient pas à annoncer en quatrième de couverture : « Après *Savrola*, vous lirez un autre roman anglais, *Jours ardents* de J. B. Priestley », rien de moins...

C'était faire beaucoup d'honneur à un livre qui, s'il s'était correctement vendu et avait trouvé son public en un temps où Winston n'était pas encore le grand Churchill, reçut un accueil pincé de la critique ; elle le classa dans un genre littéraire baptisé non sans dédain « *Ruritanian romance* », d'après les romans populaires d'Anthony Hope (*Le Prisonnier de Zenda*, paru quatre ans à peine avant *Savrola*) dont l'action se déroule en Ruritanie, pays imaginaire des Balkans. Il est vrai que Churchill s'est plu à inventer la capitale de la Lauranie où le dictateur Antonio Molara doit faire face à un soulèvement révolutionnaire. Qu'importe aux bibliophiles puisque, de toutes les éditions rares et limitées des œuvres de Winston Churchill (la concurrence est rude car il a été maintes fois traduit), ils considèrent que l'une des plus belles est sans conteste celle de *Savrola*, parue en français à Monaco à l'enseigne de la « Voile latine » en 1950, tirée à mille exemplaires et illustrée de bois gravés en couleur et en noir d'André Collot. Signe des temps : aujourd'hui, « *Savrola* » est le nom du site Internet officiellement consacré aux livres de et sur Churchill<sup>1</sup>.

Un autre Winston Churchill a existé ; il vécut à la même époque que le nôtre, et même à Windsor, mais dans le Vermont (États-Unis). Hélas, cet homonyme était romancier et non des moindres, son succès durable auprès du public en témoignait. La comparaison s'imposa et elle ne parut pas à l'avantage de l'Anglais. Dans une lettre, celui-ci proposa de signer désormais « Winston Spencer Churchill », afin d'éviter toute

méprise. Ils réglèrent l'affaire à l'amiable, comme des gentilshommes passant un agrément (certains appellent encore cela un *gentlemen's agreement*), envisageant de publier une note explicative commune en tête de leurs volumes et même, dans le cas de l'un, de signer ses romans « Winston Churchill l'Américain », ce qui ne manquait pas de panache.

Ce parallèle impromptu décida-t-il l'auteur de *Savrola* à renoncer à une carrière d'homme de lettres pour le précipiter dans l'arène électorale ? On n'en jurerait pas. Quoi qu'il en soit, les deux hommes conservèrent des relations cordiales, alors que, dans de semblables circonstances, la vanité humaine étant ce qu'elle est et le syndrome de la notoriété des plus préjudiciables, il arrive qu'une haine meurtrière naisse de cette coïncidence, certains s'estimant volés de leur identité. Un an après cette découverte, Winston Churchill l'Américain prit même l'initiative d'offrir un grand banquet en l'honneur de Winston Spencer Churchill lors de sa visite à Boston. Longtemps après, ce dernier se souvenait encore qu'une certaine confusion avait subsisté entre eux : « Tout mon courrier fut expédié à son adresse, et ce fut moi qui reçus la note du dîner. Inutile de dire que ces deux erreurs furent promptement réparées. »

Pierre ASSOULINE





## UN ÉVÉNEMENT D'IMPORTANCE POLITIQUE

Il y avait eu une grosse averse, mais le soleil brillait à présent à travers les nuages et jetait des ombres changeantes sur les rues, les maisons et les jardins de la ville de Lauranie. Partout des reflets luisaient ; la poussière avait été balayée ; l'air était frais ; les arbres verdoyaient avec une sorte de reconnaissance, semblait-il. C'était la première pluie après les chaleurs de l'été, et elle marquait le début de cette délicieuse saison d'automne qui a fait de la capitale lauraniennne le refuge des artistes, des malades et des sybarites.

L'averse avait été violente. Mais elle n'avait pourtant pas dispersé les groupes assemblés sur la grand-place, devant la Chambre des députés. Si la pluie avait été accueillie avec joie, les regards de chacun restaient néanmoins chargés de colère et d'inquiétude : l'eau avait trempé les gens sans calmer les excitations. Il était évident qu'un événement considérable se préparait. La superbe bâtisse où les représentants du peuple allaient se rassembler paraissait auréolée d'une sombre importance que ne dissipaient pas les trophées et les statues dont un peuple ancien et amateur d'art avait décoré la façade. Un escadron de lanciers de la garde républicaine s'alignait au pied du grand escalier tandis que, face à l'entrée, un important corps d'infanterie avait dégagé un

vaste espace libre. Derrière les soldats, il y avait le peuple. Sur la place, dans les rues avoisinantes, partout il y avait des gens, même jusque sur le sommet des monuments élevés par le bon goût et l'orgueil de la République à la mémoire de ses anciens héros, et qui ne ressemblaient plus qu'à des monticules d'êtres vivants. Les arbres aussi avaient trouvé des occupants, tandis que toutes les fenêtres et même les toits des maisons qui donnaient sur la place étaient envahis de spectateurs ; c'était une multitude énorme, vibrante d'excitation. Les passions sauvages s'enflent parmi la foule comme les bourrasques balayent une mer démontée. Ça et là, un homme, grimpé sur les épaules de ses compagnons, haranguait ceux que sa voix pouvait atteindre, et il suffisait d'une acclamation ou d'un cri pour que des milliers de voix les reprennent en chœur, sans que personne ait pu entendre les paroles semées au vent : il importait seulement de manifester bruyamment ses sentiments.

C'était un grand jour dans l'histoire de la Lauranie. Pendant cinq longues années, depuis la fin de la guerre civile, le peuple avait supporté l'offense d'un régime autocratique. Le fait que le gouvernement était fort, de même que le souvenir des désordres du passé, tout cela avait puissamment influé sur les esprits des citoyens les plus modérés. Pourtant, dès le début, il y avait eu des murmures. Beaucoup d'hommes avaient été du parti vaincu au cours de la longue lutte qui s'était terminée par la victoire du président Antonio Molara. Certains avaient été blessés ou avaient vu leurs biens confisqués ; d'autres avaient été emprisonnés, d'autres, enfin, avaient perdu des amis ou des parents, qui, à leur dernier souffle, avaient imploré que l'on continuât la lutte sans compromis. Le gouvernement avait commencé sa tâche avec des ennemis implacables et son attitude avait

été rude et tyrannique. L'ancienne Constitution, à laquelle les citoyens étaient si fortement attachés et dont ils montraient tant de fierté, avait été renversée. Le président, alléguant la supériorité de la sédition, avait refusé d'inviter le peuple à envoyer des représentants à cette Chambre qui, pendant des siècles, avait été considérée comme le plus sûr rempart des libertés populaires. Aussi le nombre des mécontents s'accroissait-il jour après jour, année après année. Le parti national, constitué à l'origine d'un petit nombre de survivants du parti défait, avait grossi jusqu'à devenir la faction la plus nombreuse et la plus puissante de la nation ; et, surtout, ils avaient trouvé un chef. L'agitation se développait de tous côtés. La vaste et turbulente population de la capitale était entièrement dévouée à la nouvelle cause. Les manifestations succédaient aux manifestations, le tumulte au tumulte : même l'armée montrait des signes de désordre. À la fin, le président avait décidé de faire des concessions. On annonça que le 1<sup>er</sup> septembre les ordonnances électorales seraient publiées et qu'on donnerait au peuple l'occasion d'exprimer ses sentiments et ses vœux.

Cette promesse avait contenté les citoyens les plus pacifiques. Les extrémistes, se trouvant alors en minorité, changèrent de ton, et le gouvernement tirant parti des circonstances favorables en profita pour arrêter plusieurs chefs parmi les plus violents. Les autres, qui avaient lutté pendant la guerre et n'étaient revenus d'exil que pour prendre part à la révolte, traversèrent la frontière pour se mettre à l'abri. Les perquisitions firent découvrir des dépôts d'armes. Les nations européennes, qui observaient d'un œil inquiet et intéressé le baromètre politique de la Lauranie, étaient convaincues de la montée en flèche de la cause gouvernementale.

Mais, pendant ce temps, le peuple attendait, en silence, que la promesse fût tenue.

Enfin, le jour vint. Les préparatifs nécessaires pour convoquer les soixante-dix mille électeurs mâles aux urnes avaient été menés à bien par les fonctionnaires de l'État. Le président, ainsi que le voulait la coutume, était là en personne, pour signer l'ordonnance des convocations aux citoyens loyaux. Des mandats électoraux seraient envoyés aux différentes sections électorales de la ville et des provinces, et ceux qui, d'après l'ancienne loi, avaient le droit de vote, seraient appelés à dire ce qu'ils pensaient de la conduite de celui que les populistes, par haine, appelaient le dictateur.

C'était cet instant que la foule attendait. Bien que des acclamations s'élevassent de temps à autre, la majorité des spectateurs attendait silencieusement. Même lorsque le président vint à passer, se rendant au Sénat, ils s'abstinrent de le huer ; à leurs yeux il avait déjà abdiqué et cela excusait tout. Les anciennes traditions, les droits si longtemps appréciés, seraient restaurés. Une fois de plus un gouvernement démocratique triompherait en Lauranie.

Soudain, en haut des marches, à la vue de tous, un jeune homme apparut, les vêtements en désordre, le visage congestionné. C'était Moret, un conseiller civique. La populace le reconnut immédiatement. Une immense acclamation s'éleva ; beaucoup d'hommes, qui ne pouvaient le voir, reprirent la clameur, qui résonna longuement sur la place, témoignant de la satisfaction d'une nation. Moret gesticulait avec véhémence, mais ses paroles, si toutefois il parlait, se perdaient dans le tumulte. Un autre homme, un huissier, arriva en toute hâte, posa la main sur l'épaule de Moret, et le ramena dans l'ombre de l'entrée. La foule hurlait toujours son enthousiasme.

Un troisième personnage fit alors son apparition à la porte, un vieil homme en robe d'officier municipal. Il descendit les marches d'un pas mal assuré jusqu'à une voiture rangée là pour l'attendre. De nouveau des acclamations fusèrent :

— Godoy ! Godoy ! Bravo, Godoy ! Champion du peuple ! Hourra...

C'était le maire, un des membres les plus puissants et les plus glorieux du parti de la réforme. Il monta dans sa voiture, qui avança dans l'espace vide ménagé par la troupe, puis pénétra dans la foule, qui, tout en continuant à hurler, lui faisait respectueusement place.

La voiture était découverte. De toute évidence le vieil homme était douloureusement ému. Il était pâle, la bouche plissée en une expression de douleur et de colère. Son corps tout entier frémissait d'émotion contenue. La foule l'avait d'abord applaudi, mais, prompte à comprendre, elle s'étonnait déjà de son attitude étrange et de ses regards remplis de détresse. Ils s'assemblèrent autour de la voiture, criant :

— Qu'est-il arrivé ? Tout s'est-il bien passé ? Parle, Godoy... Parle...

Mais il ne répondit à personne et, avec agitation, il donna ordre à son cocher de l'emmener le plus rapidement possible. La foule morose s'écarta doucement, pensivement, comme si d'importantes résolutions avaient été prises. Quelque chose était arrivé, quelque chose de fâcheux, d'imprévu et de désagréable. Qu'était-ce donc ? Ils étaient anxieux de l'apprendre.

Alors d'extravagantes rumeurs commencèrent à circuler. Le président avait refusé de signer les ordonnances, il s'était tué, les troupes avaient reçu l'ordre de tirer ; les élections n'auraient pas lieu ; Savrola était arrêté. Le bruit de la multitude se transforma peu à peu en un sourd et dissonant bourdonnement de colère.

Enfin la réponse vint. Sur la place, il y avait une maison qu'une rue étroite séparait seulement de la Chambre des députés et où la troupe avait barré la circulation. Au balcon de cette maison, Moret, le conseiller civique, réapparut. Ce fut le signal qui déchaîna une tempête de cris sauvages et anxieux. Il leva la main, réclamant le silence. Au bout de quelques instants, les paroles qu'il prononçait purent être entendues par ceux qui se trouvaient à proximité.

— Vous êtes trahis... Une fraude cruelle... Les espoirs que vous nourrissiez sont réduits en cendres. Tout ce qui fut fait, le fut en vain... Tromperie ! Tromperie ! Tromperie !...

Les fragments de son discours portèrent loin dans la multitude excitée. Alors il cria ces paroles, perçues par des milliers de gens, répétées par des milliers d'autres :

— Le registre des citoyens a été truqué et les noms de plus de la moitié des électeurs ont été effacés !...

Pendant un instant ce fut le silence. Puis une immense clameur où se mêlaient fureur, désappointement et résolution s'éleva.

À ce même moment, la voiture présidentielle, tirée par quatre chevaux, avec ses postillons aux livrées républicaines, et escortée de lanciers, s'avança au pied de l'escalier, tandis que, de la Chambre, un remarquable personnage venait de sortir. Il portait le splendide uniforme bleu et blanc de général de l'armée ; sa poitrine étincelait de médailles et de décorations ; ses traits forts et animés étaient résolus. Avant de descendre, il marqua une pause, comme pour donner à la foule le temps de siffler et de huer à son aise. Il paraissait discuter avec insouciance avec son compagnon, le *señor* Louvet, ministre de l'Intérieur ; puis il montra une fois ou deux, du doigt, les masses ondulantes et, enfin, descendit doucement les marches. Louvet sembla vouloir l'accompagner, mais il

entendit le rugissement de la foule et se souvint tout à coup qu'un travail urgent l'attendait au Sénat. L'autre continua seul. Les soldats présentèrent les armes. Le hurlement furieux grossit. Un officier monté, raide sur son cheval, une inexorable mécanique, se tourna vers un subordonné pour donner un ordre. Plusieurs compagnies de fantassins commencèrent à défiler, venant de la droite de la Chambre, et s'alignèrent dans l'espace découvert qu'envahissait peu à peu la foule.

Le président monta dans sa voiture, qui, précédée d'un escadron complet de lanciers, partit immédiatement au trot. Aussitôt que la voiture atteignit la limite de la zone dégagée, la foule poussa en avant. L'escorte se trouva bloquée.

— Reculez ! cria un officier.

On n'y prêta même pas attention.

— Allez-vous bouger, ou devons-nous vous y forcer ? ajouta une voix plus bourrue.

La foule ne recula pas d'un pas. Le danger était imminent.

— Trompeur ! Traître ! menteur ! Tyran ! criaient les gens, ajoutant encore des expressions trop grossières pour être rapportées. Rends-nous nos droits, voleur !...

C'est alors que quelqu'un, derrière la foule, tira plusieurs coups de pistolet en l'air. L'effet fut instantané. Les lanciers abaissèrent leurs lances et chargèrent. Des hurlements de colère et de terreur s'élevèrent de toutes parts. La populace fuyait devant la cavalerie ; des hommes tombèrent sur le sol et furent foulés à mort ; d'autres furent blessés par les chevaux, les soldats en épargnèrent peu. Le spectacle était horrible. Ceux qui se trouvaient derrière jetaient des pierres ou tiraient des coups de feu au hasard. Le président restait immobile. Droit et inflexible, il contemplait l'agitation comme certains regardent une course dans laquelle ils n'ont pas

parié. Son chapeau fut projeté à terre. Un filet de sang coulait sur sa joue. Pendant quelques instants, l'issue du combat resta douteuse. La foule pouvait s'abattre sur la voiture et alors... être réduite en pièces par la multitude ! En vérité, il existait des morts plus agréables. Mais la discipline des soldats vint à bout de tous les obstacles. Le comportement ferme de l'homme dompte ses ennemis. Avec des huées et des vociférations, la foule recula.